

Longtemps  
tu as regardé  
de très loin, de très près  
sur tes photos la vie lumineuse  
(consolation à la mesure de la perte ?)  
il faut mourir, disais-tu, en homme  
porteur de visages qu'on ne saura jamais  
de mère et de père  
d'enfants nés et à naître, de sœurs  
de femmes aimées  
rêve vécu, vécu rêvé  
que ton dieu n'avait pas réussi à t'arracher

tu y voyais la lumière  
que nous ne sommes pas

(que nous sommes ?)

entre présence et absence

tu souriais.

Neiges et cendres  
au pays d'ici  
chaque particule de matière  
à l'orée de la tombe  
dans la forêt  
ne révèle qu'un état de ton être

mais les autres ?

La vie d'une fragilité inouïe  
a une sauvagerie  
qui égare

à quel dieu en demander raison ?

Pas question d'oublier le silence  
parole trouve sa force au-dedans  
    (le muet aussi parle)  
    l'alcool d'encre mène le train  
en toi les mots étaient d'attente  
    une soif définitive  
ton désir de Pentecôte irrigue le poème  
    tel disciple soumis à la flamme  
    sa langue de deuil s'enlumine  
    (des fleurs sur ta tombe)  
et le vent mystique qui l'emporte  
avale le cercueil, garde toi vivant  
    frère humain.

La certitude qu'il reste du non-dit  
dans le poème  
je charge la mémoire pour ne pas te trahir  
frère, de vie effacé  
mes mots sont à ta suite  
ce que tu leur demandes est saut

vertige d'une qui reste au bord  
où s'accomplit le geste inoubliable de ta main  
(une fois dure toujours)  
frappant ta tête  
et les larmes alors ruisselaient sur tes joues  
car tu ne comprenais pas  
pourquoi

pourquoi me demandais-tu

*je peux pleurer c'est tout.*

Quand sur nos lèvres tous les mots sont taris

nous mourons

comme un moineau meurtri  
tu es devenu maître de te taire  
ta voix brûle au-dessus de toi-même  
creusant la mutité originelle  
y lavant ton corps  
(nettoyé, délesté)  
de sa longue parole en enfer

la mort t'a offert l'hospitalité du poème.

Ton corps nous manquera  
    (abstinents à vie)  
peu su, trop su ce qui t'a poussé  
    à lui chercher querelle  
frère humain comme tant d'autres  
    guerroyant de salon en café  
    de comptoir en terrasse  
verres et cigarettes portés à des lèvres  
    de plus en plus seules  
        amour  
        ivresse  
        souffle, souffre  
        extinction  
telle est la somme  
ton corps nous manquera sans rémission  
    les mots en cherchent  
        l'indice ultime.

Tu as hâté le pas  
de peur en panique  
de chutes en sommeils  
une remontée de plus en plus vite  
de l'espace et du temps

les sanglots t'avaient précédé

dans le chant du monde  
d'où l'homme est issu

ton silence

fait.

Dans l'inachevé nous allons  
et nous finissons dans l'inachevé

notre voix a encore le temps de battre  
pour donner du vivant  
sans nous  
là où une autre voix continue.